

Urgences



Frontière

Francine Dubois

Numéro 27, mars 1990

Images imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025564ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025564ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubois, F. (1990). Frontière. *Urgences*, (27), 8–9.

<https://doi.org/10.7202/025564ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

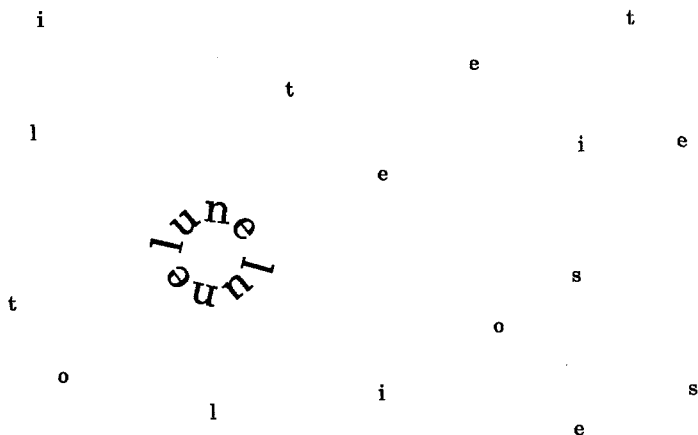
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Frontière

Francine Du Bois

J'ai, pour la jungle, des égards de mère. Je lèche les feuilles longues du palétuvier et je lisse, au passage, le pelage des fauves endormis. Mes narines me guident. Aucune odeur ne m'échappe. Je sais qui est passé et qui vient. Je reconnais le parfum sucré de la fleur d'hibiscus, déjà fanée. À la moiteur de l'air se mêle l'odeur de la lionne en rut. Ne vous étonnez pas des rugissements dans la nuit. Ils précèdent votre ombre et martèlent vos tympanes au rythme des battements de votre propre sang.

Les oiseaux, enfin, se sont tus. Tout est en place pour le cérémonial de la nuit.

J'estime savoir où dort chacune de mes bêtes.

Une brise agite les branches les plus hautes et creuse parfois des trous de lumière dans le sol. La peur rampe et me réduit à ma seule pelure, cassante. Je prends racine dans la peur et m'étonne. Tout pourrait me rattacher au jour, la connaissance, l'ordonnance précise des causes et des effets, les mots pour nommer chaque chose, même celles que je n'ai jamais vues, la mémoire, la conviction d'être au beau milieu de ma vie. Tout pourrait m'attacher si bien que rien ne m'attache plus que la sueur froide sur mon front.

En une seconde, ma propre absence me toise en riant et le bruissement des feuilles se fait tapage et couvre le hurlement

o t
i e
t
i o
e
l i l
e
e o
s
l e e s

de mes bêtes tirées du sommeil par ma peur. La lassitude s'installe, le désir de prendre congé de sa propre vie. C'est l'injuste milieu de la douleur.

Chaque nuit je pénètre le royaume des ombres avec insolence, assurée que je suis d'y retrouver mon chemin. Je dévide l'écheveau du temps à rebours et me trouve nue au milieu de mes dépouilles. Peut-être devrais-je me contenter de faire un peu d'intendance, compter mes arbres, par exemple, disposer mes insectes en nombres décroissants ou toute autre activité farouchement amusante. Surtout, ne pas se laisser prendre au piège du sommeil. Quand la jungle ronfle et s'étire, je veille, l'œil perçant. J'assure le guet d'une forêt insouciant et me mêle aux secrets, aux murmures, aux soupirs échangés par des êtres sans contours.

Et la peur ricane de mes manœuvres puériles, et la peur sait qu'elle m'habite.

De minutes en secondes, le temps glisse, je perds prise sur les heures. Je ne connais que les sons de ma flûte pour conjurer la transparence de mon corps. Les notes recréent peu à peu, en moi, l'opacité perdue. Je redeviens matérielle, charnue et je sens avec plaisir que mes doigts sont bien faits d'os et de muscles et de peau. Et je tire de cette flûte des charmes, des airs purs, des envoûtements qui font tanguer les serpents avec docilité.

L'aube peut maintenant réapparaître. Dressée dans un souffle, j'interpelle le jour.